

CHRISTINE JORDIS

Une vie
pour l'impossible

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

DE PETITS ENFERS VARIÉS, Seuil, 1989.

LE PAYSAGE ET L'AMOUR DANS LE ROMAN ANGLAIS, Seuil, 1994.

JEAN RHYS : LA PRISONNIÈRE, Stock, 1996.

BALI, JAVA, EN RÊVANT, Éditions du Rocher, Gallimard, 2001 (« Folio », n° 4154).

GENS DE LA TAMISE ET D'AUTRES RIVAGES... : VU EN FRANCE, LE ROMAN ANGLAIS AU XX^e SIÈCLE, Seuil, 1999 (« Point essais », n° 458).

LA CHAMBRE BLANCHE, Seuil, 2003 (« Points », n° 1278).

PROMENADES EN TERRE BOUDDHISTE : BIRMANIE, Seuil, 2004.

UNE PASSION EXCENTRIQUE : VISITES ANGLAISES, Seuil, 2005
(repris sous le titre *Promenades anglaises*, « Points », n° 1848).

GHANDI, Gallimard, coll. « Folio biographies », 2006.

BIRMANIE, avec des photos de Michel Gotin, Seuil, 2006.

UN LIEN ÉTROIT, Seuil, 2008 (« Points », n° 2103).

L'AVENTURE DU DÉSERT, Gallimard, coll. « L'Infini », 2009.

UNE VIE POUR L'IMPOSSIBLE

CHRISTINE JORDIS

UNE VIE
POUR L'IMPOSSIBLE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

PROLOGUE

Nuit après nuit, jour après jour, je repense à ce qu'il m'a dit, à sa demande détournée. Deux visages me reviennent en mémoire : le sien, au moment où il m'a parlé, et son expression d'extrême fatigue ; et puis l'autre, le visage dont le souvenir me reste très présent : jeune, plissé par le rire, la tête rejetée en arrière. Entre les deux, la vie a passé, une autre idée s'est fait jour — écrire. Il faut absolument l'écrire, le livre de sa vie, le mener à bien, le conclure — le livre que lui ne peut plus vivre ni écrire, mais dont il a depuis longtemps le titre en tête. Il y aurait le mot « évasion », ce serait le récit d'une évasion, la sienne bien sûr, hors de toutes les prisons où il s'est fourvoyé. Le mot s'est imposé à lui naturellement, après son retour de la banquise, alors qu'il regardait une photo du grand désert de glace, au nord du cercle arctique, qui ressemble à un cube de lumière, plus rien de matériel, et où il était parti pour vivre et mourir.

Autour de nous la campagne était bleue, bleue comme le soir qui tombe et comme la brume d'automne. Je voyais

la petite maison où il avait trouvé refuge, le banc où s'asseoir pour lire et regarder, j'imaginai les heures qu'il passait là, sa solitude au bout d'une vie d'action et, une fois de plus, l'impression m'est venue que tout n'était pas dit, le dernier acte pas encore joué.

Le dernier acte? Pas même l'avant-dernier, je n'avais pas idée. Bien des fois il m'avait semblé fini, au bout du rouleau, fatigue, usure, découragement, angoisse, plus rien, fin de la lutte, la fin tout court, rideau. Un instant seulement. Juste un moment de creux. Et puis redépart, et puis la vie renaît, tout redevient possible. L'aventure à nouveau, il part, s'embarque, largue les amarres, il est aimé, l'un ou l'autre ou les deux, pourquoi pas? Et maintenant la vieillesse qui s'annonce. Aura-t-elle raison de lui, enfin raison de sa vitalité prodigieuse, le défaisant peu à peu, lui ôtant ses envies, son pouvoir, son énergie? Fin des voyages, pour de bon, en attendant le grand, le dernier? Mais non, pas encore, des surprises il en a plus d'une dans son sac, et il va ajouter de nouveaux épisodes à cette vie qui en comporte déjà un bon nombre.

Je le regardais. Il avait été très beau, à quatre-vingts ans il l'était encore. Je voyais sa tête penchée, les ombres mauves autour des paupières baissées sur sa fatigue ou sa rêverie, les cavités qu'elles creusaient. Mais les traits du visage, le front haut, le nez bien tracé, la ligne dure de la pommette, avaient gardé leur fermeté, comme le corps

sa stature et sa minceur, la récompense du soin qu'il en prenait. Et quand un public, si modeste fût-il, l'écoutait, ce masque s'animait. Il vivait l'instant, il était dedans tout entier, dans sa volonté de retenir l'attention, de rassembler sa force : de séduire. Dans ces moments-là, je retrouvais celui que j'avais connu, doué d'une formidable puissance de vie.

Je n'étais pas vraiment un étranger — un neveu lointain. La première fois que je l'avais vu, j'étais encore très jeune, dix ans peut-être, il m'avait ébloui — fait rêver. Et dans l'existence morne qui était alors la mienne, ce rêve avait tout changé. Ouvrant les portes de ma geôle, perçant une échappée vers le grand large, qui était la vie. Il faut dire qu'à cette émotion j'étais préparé.

On m'avait souvent parlé de ce personnage « hors norme », disait-on, et, dans une famille composée de gens sans histoire ni relief particulier, cette aura séductrice, qui évoquait l'aventure et l'audace, l'excès au lieu de la mesure, cette expression « hors norme », prononcée sur un ton vaguement réprobateur, m'avait donné le désir de l'approcher, d'être vu de lui. Cet accompagnement au fil des années n'aurait pas signifié grand-chose si je ne l'avais aussi admiré et aimé. « Aimer », c'est un mot sur lequel on peut se tromper. Pour moi, dont la vie à ses tout débuts avait été influencée par la sienne déjà mûre, l'aimer, c'était cheminer vers moi-même ou, plutôt, vers une image de moi en laquelle, à cette époque, je voulais croire. L'aimer, c'était dans une certaine mesure m'iden-

tifier à lui, à sa force et sa séduction, à sa beauté, à cet air lointain qui me parlait d'un ailleurs, moi qui vivais dans le cercle étouffant de la famille, et aux exploits qu'on lui prêtait. Je « nous » aimais en quelque sorte, l'un avec l'autre, lui comme modèle, moi comme sa réplique à venir.

Oscar Wilde, que je ne lisais pas encore, ne disait-il pas que, ce qu'il y a de plus vrai chez un homme, c'est sa légende? En ce qui le concerne, c'est tout à fait exact.

Je me suis souvent demandé : combien de gens vous marquent ainsi dès le premier regard? dans une vie, combien? un ou deux? ou bien aucun? De combien sait-on d'un seul coup — mais il est vrai que j'oublie la préparation et l'attente — qu'on a affaire à quelqu'un d'exceptionnel, quelqu'un de surprenant, d'insolite, qui ressort de l'ensemble des êtres rencontrés et vous fait, par sa seule apparition, émerger de la grisaille ambiante? Tous ces visages croisés, ces corps effacés, ces silhouettes semblables qui se recouvrent, se fondent et disparaissent sans qu'on ait songé à les isoler — toutes ces rencontres qui n'en sont pas et ne nous laissent qu'un souvenir fugitif, ou aucun souvenir à vrai dire, pas de trace durable. Et puis, un jour, il nous est donné de poser les yeux sur un être qui existe un peu plus fort que les autres : comme une lampe d'un plus haut voltage, il éclaire. L'amour, pourrait-on conclure, seul l'amour produit ce genre d'illusion, vous êtes tout simplement tombé amoureux. Amoureux, oui, je l'étais sans doute, vaguement épris de cet homme impressionnant, mais non,

ce n'est pas cela, ou pas entièrement, j'y ai bien réfléchi. L'amour, quand il opère à ce stade de la vie, touche aux racines les plus profondes de l'être, si mêlé à lui, à son développement, qu'on peut parler d'une forme d'identification. Et puis on peut trouver à mon émotion des raisons objectives. Je ne suis pas le seul qu'il ait touché et ceux qui l'ont vu à cette époque en ont été marqués eux aussi.

Mais l'amour ou la fascination — admettons-les d'emblée — ne sont pas ici l'essentiel. C'est plutôt la nature de l'enchanteur qui m'intéresse, pas même son pouvoir ni sa séduction, mais lui : l'être qu'il est, et la vie extraordinaire qu'il a menée et que je vais raconter.

Bien entendu, le sentiment très fort que je ressens va influencer sur ma vision de lui. Ce n'est pas gênant. À mon sens, l'empathie, qui nous permet d'accompagner un autre de l'intérieur, est un meilleur moyen de le comprendre que l'esprit critique, lequel, nous séparant de lui, ne nous laisse comme méthode d'approche que le pauvre jugement. Ce qui ne signifie nullement que je ne vais pas tenter de parvenir à une forme de vérité — mais cette vérité se situe à l'intérieur d'un rapport : celui, privilégié, qui s'est établi entre lui et moi. Pour d'autres, dont l'expérience ne fut pas la même, cette vérité sera différente, voire opposée, qui sait ?

Tant de questions restées en suspens. C'est vrai que, devant lui, je me suis souvent interrogé : pourquoi... ? Pourquoi on le remarquait lui ? Qu'est-ce qui le distinguait des autres, le faisait ressortir ? Sa beauté bien sûr,

mais à elle seule elle n'aurait pas suffi. Non, ce n'était pas tant cela, qui avait pourtant son rôle, c'est évident, que son magnétisme : certaine force de vie — cette force de vie particulière qui se dégageait de lui. Elle ne provenait ni de sa vigueur physique ni de sa stature, d'ailleurs ordinaire, mais, de façon plus subtile, de son être même. La force vitale de quelqu'un, l'intensité de vie en lui — ce qui fait que, parmi la foule qui emplit une pièce, on ne voit qu'une personne, c'est à elle qu'on s'adresse, vers elle qu'on se tourne, les autres se sont fondus en une masse indistincte. La célébrité, la richesse, le pouvoir, ou une réputation d'intelligence peuvent exercer une fascination de cet ordre : on regarde ceux qui en sont les détenteurs, c'est un réflexe évident, dépourvu d'intérêt. Ce qui me semble supérieur à tout cela, comme un don plus haut et plus rare, plus pur en quelque sorte, puisqu'il ne vient pas d'une quelconque sanction ou reconnaissance, toujours douteuse, de la société, c'est cette force de vie qui attire, captive les autres et les retient. La vie, il était la vie même.

J'entreprends ici le portrait d'un anonyme, non quelqu'un de célèbre, dont les mérites sont identifiés — ce qui est après tout banal, on suit le mouvement général et se laisse prendre par le phénomène d'aimantation —, mais d'un simple inconnu. Qui, pour être mêlé à la foule illimitée des oubliés, n'en est pas moins remarquable. Parce qu'il possédait l'essentiel, qui est d'être vivant, intensément. Il me semble donc plus fascinant que nombre des personnalités falotes dont je lis une brève description dans le dictionnaire des noms propres.

Sa force vitale l'avait poussé dans les aventures les plus dures, les plus extrêmes. Comme si la faible dose que nous utilisons tous les jours dans les activités communes, celles qui nous laissent le soir épuisés, sinon comblés ou satisfaits, à lui ne suffisait pas. Comme s'il n'y trouvait pas son compte. L'émiettement de nos forces au jour le jour, ne pouvait-il le supporter? Ne pouvait-il accepter de s'user à petit feu, comme tout le monde, que ce soit sagesse ou impuissance, bravement, gentiment, en faisant modeste-ment son boulot d'homme? Mais non, il avait engagé toutes ses forces dans une recherche éperdue qu'il n'abandonna jamais. Recherche de quoi? telle est la question que je me suis longtemps posée. Pourquoi un être si doué, au lieu de profiter en toute tranquillité de ses dons, s'est-il efforcé une vie entière, au prix d'efforts invraisemblables, d'atteindre un absolu sans visage — sa vérité? Et quel était ce mouvement intérieur irrépressible qui le poussa de l'avant, toujours plus loin dans l'extrême, jusqu'à ce que la vieillesse le rejoigne et le défasse enfin?

Il est assis dans le jardin où je l'ai retrouvé. Il a l'air détendu, fume une cigarette, bavarde et rit, constate sur un ton résigné, amusé tout de même : « Il est trop tard, trop tard maintenant pour que je pense à l'écrire. Écrire le récit de ma vie. » Et moi qui ne trouve rien à répondre, je me sens triste, déçu qu'il en soit arrivé là, à cette impuissance finale, et qu'il doive s'y résoudre, lui à qui tout était possible.

Vient un moment où il est trop tard, il le découvre, éprouve une sorte de plaisir amer à le déclarer. Trop tard pour tout, d'ailleurs, même pour cette activité immobile : l'écriture, qui ne requiert ni la force ni l'agilité du corps, qui peut se pratiquer assis dans un fauteuil et qu'on pourrait croire particulièrement appropriée à ce moment où la vie se retire peu à peu de nous. Mais non, pour écrire il faut de l'énergie, pour se mettre à sa table, lutter avec les mots, croire en ce que l'on fait. C'est le « croire » qui est ici le plus important, tout ce rassemblement de soi. Et, dans la vieillesse, il devient difficile de rallier ses troupes, elles ont assez donné, le cerveau fait défaut comme le reste, les pensées se grippent et les souvenirs déjà incertains se fondent dans le flou hors temps et sans repère de la mémoire.

Avait-il pensé qu'un jour il écrirait? Ou bien, doué comme il l'était pour l'action et l'aventure, l'avait-il oubliée cette partie de nous-mêmes qui réclame le retrait et la réflexion solitaire, une longue descente dans les profondeurs de soi : la reprise de ce que, plongé dans le feu de l'action et de l'émotion, on aura vécu sans bien comprendre, à l'aveuglette pour ainsi dire, en se contentant de ressentir — et encore, si peu parfois? Ressentir, pas comprendre, ce n'est pas la même chose. On s'affaire, on va et on vient, chaque jour on pousse son petit rocher, et ainsi de suite trottinant jusqu'à ce que mort s'ensuive, et puis quoi? Dans quelle mesure notre vie ne nous aura-t-elle pas échappé? Nous ne l'aurons vécue que très partiellement, occupés à agir et survivre, sans la saisir, sans véritablement la capter, sans

comprendre ni vouloir ce qui nous arrive, donc sans la posséder pleinement. Elle sera passée loin de nous, au large, et nous ne l'aurons pas intégrée.

La précision des mots vers laquelle on s'efforce et qui aide la pensée à cheminer, c'était elle qu'il aurait voulu atteindre à présent. Mais il était trop tard, me disait-il, trop tard pour que son esprit mal entraîné se livre à cet effort si dur — comme de gravir une pente raide sans que nos jambes nous soutiennent — et qu'il lui rende ce service d'ordonner sa vie pour en discerner la direction.

Et, parce qu'il s'était avisé trop tard de donner forme par l'écriture à son existence mouvementée, elle s'évaporerait, se dissipait en fumée. Maintenant, elle s'échappait, sa vie, et il la voyait lui échapper avant même sa mort, et c'était comme de la perdre deux fois, lui semblait-il. S'il avait pu écrire, lui aurait-elle semblé plus réussie? Et qu'avait-il espéré de moi, lorsqu'il m'avait fait cette dernière confidence? sinon que j'accomplisse ce qu'il n'avait pu faire : retracer une vie tumultueuse, reprendre les fils épars pour les rapprocher et les nouer et ainsi percevoir le dessin qu'ils formaient, ou peut-être l'inventer ce dessin?

Il me laissait ce regret et ce matériau brut dont je me demandais ce que je pouvais faire.

Sa déclaration a laissé en moi une trace insidieuse et durable, que tout d'abord je n'ai pas discernée. C'était plutôt comme un sentiment d'obligation envers lui : un

mystère qu'il m'aurait chargé d'éclaircir — celui de sa vie. Mais cette responsabilité, je n'en voulais pas, elle ne m'appartenait pas, faisait porter sur moi un poids trop lourd, et mon premier mouvement fut de la refuser.

C'était cela la vieillesse? Après une vie de conquêtes, cette impuissance? être pris de court? ne plus pouvoir? Ne plus... oui, c'est la suite des « ne plus » qu'il faut égrener jusqu'au grain le plus lourd : celui sur lequel on s'arrête pour de bon, le dernier stop. Alors que, retiré de l'action, on a enfin compris en quoi consiste le dernier acte — fixer sur le papier un peu de notre vie, la retenir par les mots, laisser une petite trace dans l'histoire — pourquoi pas? — ou, plus modestement, sauver une brindille du désastre —, on ne peut plus l'accomplir ce geste-là, ni le mener à bien, le dernier acte.

La conclusion, en fin de compte, est manquée, se disait-il, qui seule pouvait un peu réparer la dérive. Dire : dire ce qui a été, dire pour témoigner, dire pour donner un surcroît d'existence ou, simplement, pour faire exister un peu de temps encore cela qui est en passe de s'effacer — de sombrer dans l'oubli où tout se mêle enfin.

Écrire, ce serait peut-être dans le but d'éclairer un tout — une vie. Ou pour recréer l'illusion d'un tout — pourquoi en effet affirmer qu'une vie forme un ensemble, pourquoi ne pas y voir de préférence une suite d'épisodes disparates? Il s'agirait par la précision des mots de relier ce qui n'apparaissait jusqu'alors que dans un désordre

dépourvu de plan et de direction : une suite de fragments épars. C'est tout au moins ce que je me disais, mais lui, sans doute voulait-il les deux : tout à la fois posséder sa vie extraordinaire et l'inscrire dans le temps.

Ne plus pouvoir : une incapacité nouvelle nous force à laisser une vie inachevée, sans qu'aucun plan ni dessin se fasse jour, ni veine de plomb ou d'or, ni rivière souterraine. Les forces nous manquent au moment où il faut conclure. Pris dans l'action et le désir, dans le besoin de prolonger aussi longtemps que possible la suite des petits plaisirs qui nous font aimer l'existence, on a différé cette mise en ordre — peut-être n'y a-t-on d'ailleurs jamais pensé, jamais eu cette forme d'ambition, et peut-être n'est-elle d'ailleurs pas faisable cette mise en ordre ; le tracé que nous croyons pouvoir établir en y ramenant la somme (la somme?) des événements de notre vie serait illusoire, un travail de romancier en quelque sorte, qui choisit et organise dans la multiplicité infinie et chaotique du vivant ce qui, selon lui, est destiné à rester, à intéresser, à faire sens — et maintenant, alors qu'on voudrait comprendre ce qui nous est arrivé au cours d'une existence tant bien que mal remémorée, il est trop tard.

La vie circule encore en nous, elle est même encore bien accrochée, mais le corps, non plus que le cerveau, la mémoire, les souvenirs ne suffisent à l'exprimer ni à la satisfaire — le corps affaibli qui fait mentir cette sensation à l'intérieur de soi, si familière parce qu'elle est là depuis tou-

jours, depuis la lointaine jeunesse : l'envie des recommencements et des nouveaux départs, le désir, toujours vivace, bien qu'il soit entravé, de vivre, d'aimer, d'exister, de dire.

De toute son existence remarquable, il lui semblait qu'il ne pouvait plus rien faire — rien puisque même ses forces intellectuelles s'en allaient. Une vie d'action. Mais qu'avait-elle laissé?

Sa vie est liée au moment de l'Histoire où il vécut : question d'époque — mais en partie seulement. Celle des aventuriers des années vingt et trente. Celle de Foucauld et Lawrence, aujourd'hui révolue, qui furent conduits par la force de leur désir et le goût de l'illimité. Des rêveurs (« je suis un rêveur diurne », disait Lawrence), sortis d'une scène où ils n'ont désormais plus leur place, remplacés par les technocrates en col blanc, ces fonctionnaires qui nous dirigent et font peser sur nous leur ennui.

Question d'enfance, bien entendu, l'enfance où tout prend source : le refus du monde et le désir d'absolu. Question de rêve, peut-être, et cette part-là est irréductible à l'Histoire, nous la portons en nous, qu'elle soit enfouie, ignorée ou niée — refoulée par les postures et modes du jour. Tel le besoin d'absolu. Il trouve plus ou moins à s'exprimer, ce mouvement profond — de nos jours plutôt moins que plus, parfois même pas du tout, n'étant pas pris en compte comme partie intégrante de l'homme, mais, quand on vient à l'évoquer, resitué dans le passé, dans une époque d'optimisme et de confiance qui pouvait encore

répondre à ce genre d'aspirations. L'héroïsme, la sainteté. Ou attribué à un reste de romantisme. Ou bien ramené à une excroissance d'ordre religieux. En tout cas, à supprimer au plus vite, une cause d'errements et de danger potentiel; et pourquoi pas une forme de maladie? Foucauld, Lawrence : de grands masochistes (c'est vrai), pas vraiment normaux (vrai encore), mais, une fois qu'on a proféré ce diagnostic, a-t-on avancé d'un pas dans la compréhension de ces hommes et de leur vie?

Des vies d'exception, mais ce qu'elles recouvrent, c'est bien de la naïveté, ou bien de l'orgueil tout de même, ne sont-elles pas tournées avant tout vers elles-mêmes? commentent les gens raisonnables, les « assis » de l'existence. « Vous connaissez la phrase de Montaigne », disent les plus cultivés — et avec l'autorité de ce nom tout est dit.

Accepter d'être mené, soumis à ses envies et habitudes — ces menus tyrans des régions quotidiennes auxquels l'âge et l'affaiblissement, pourrait-on croire, enlèvent de leur pouvoir sur nous (mais non, c'est tout le contraire : en général, les petits rites ne font que prendre plus d'exigence — on vieillit, on vieillit, on se réduit et on se ratatine, et nous voilà bientôt prisonniers, pieds et poings liés entre leurs mains, réglés par eux du matin au soir — nos petits rites).

Ou bien réagir? faire en sorte que la vie se concentre et explose, encore une fois, jusqu'à la mort? Le voile obscurant la vision, peut-être alors sera-t-il levé. Je me reporte

à ses carnets, prends au hasard une phrase écrite lors de son départ vers la banquise, l'un des derniers actes de sa vie de guerrier :

« Parfois la vie ne bougeait pas pendant des heures, des mois, puis, brusquement, on pouvait vivre des années en une heure ou deux.

Certitude de certains soldats dans la bataille qu'il ne leur arriverait rien. »

La connaissance directe, comme une intuition profonde, sorte de révélation qui nous est donnée sur les seuils, au bout de l'effort extrême. Est-ce une telle connaissance qu'il cherchait ?

Après avoir hésité, attendu, longtemps refusé, j'ai en fin de compte entrepris de l'écrire, le récit de sa vie. Une longue période d'esquive au cours de laquelle j'ai trouvé tous les prétextes pour éviter de l'affronter.

Je m'y suis résolu bien des années après sa mort. Poussé par le désir de dire, de sauver ce qui peut l'être, avant que ne s'effacent les dernières traces de cette vie heurtée et surprenante qui fut mêlée de si près à ma propre aventure : de lui apporter en quelque sorte la conclusion qui faisait défaut. Une telle analyse m'éclairerait aussi sur moi-même. En décrivant un être qui nous a été proche, en le suivant à tâtons dans le lent travail de la reconstitution, on parle nécessairement de soi — un portrait, qui apparaît comme une ombre portée dans le miroir, de nos propres rêves et nostalgies, de nos joies et nos refus,

<i>Prologue</i>	9
I. Apprendre	25
II. Partir	75
III. Se marier	131
IV. Faire la guerre	193
V. Commercer	289
VI. Revenir	299
VII. Aimer	329
VIII. S'exiler	355
IX. Se faire moine	381
X. Cultiver son jardin	417
XI. Recommencer. Finir	435



Une vie pour l'impossible Christine Jordis

Cette édition électronique du livre
Une vie pour l'impossible de Christine Jordis
a été réalisée le 20 septembre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138364 - Numéro d'édition : 244270).

Code Sodis : N53109 - ISBN : 9782072473821
Numéro d'édition : 244272.